

# HUMOUR EN TEMPS DE CRISE : QUAND LE COVID FAIT RIRE

Faten SOMAI BAYA  
Université de Tunis (Tunisie)  
somai\_faten@yahoo.fr

## Résumé

La problématique traitée dans cet article est l'humour que l'on retrouve sur les réseaux sociaux en temps de crise et plus particulièrement pendant le Covid. L'objectif est d'examiner et d'identifier le fonctionnement linguistique de ce type de discours, que nous appelons « fait d'humour », et d'étudier sa portée rhétorique et pragmatique dans la sphère virtuelle qu'est Facebook.

## Abstract

### HUMOR IN TIMES OF CRISIS: LAUGHING THROUGH COVID

The issue addressed in this paper is the humour displayed on social networks in times of crisis, especially, during Covid 19. The objective is to examine and identify the linguistic function of this type of discourse, which we call "humorous facts", and to study its rhetorical and pragmatic scope in the virtual environment of Facebook.

**Mots-clés :** *humour, faits d'humour, évènement, crise, pathos, révolte verbale, rhétorique, pragmatique.*

**Keywords:** *humour, humorous facts, event, crisis, pathos, verbal revolt, rhetoric, pragmatics.*

## Introduction

Nous avons tous vécu la crise sanitaire du Covid 19 comme un évènement qui a transformé notre manière de vivre : aujourd'hui encore nous entendons dire « l'année du Covid/ pendant le Covid » ou encore, « il y a un avant et un après Covid ». Si trois années se sont écoulées depuis, nous nous en souvenons encore, et craignons toujours « une nouvelle vague ». Plusieurs mesures politiques ont été prises pour y faire face, essentiellement le confinement, vécu comme l'évènement central de toute la crise.

Dans ce nouveau contexte, le discours officiel et/ou informatif (essentiellement politique et journalistique) était fondé sur des termes péjoratifs propres à la pandémie et à sa gestion, tels que « confinement/ isolement/ Cluster/ cas Covid/ négatif-positif/ test/ nombre de morts, etc. ». Ce discours grave et alarmant a plongé le monde dans une atmosphère lourde et angoissante. Avec le confinement,

la mesure vécue comme la plus dure puisqu'elle a coupé les individus du monde extérieur, les réseaux sociaux ont comblé cette privation de vie sociale. Ils sont devenus l'espace de rencontre, aussi virtuel soit-il, pour pallier à l'isolement et à l'angoisse. C'est là que nous avons assisté à la circulation d'un autre discours plus relâché, aux antipodes du discours sérieux, qui use de l'humour pour alléger cette atmosphère et garder espoir. Dans cet article, nous allons nous intéresser à cet humour en temps de crise.

Le corpus sélectionné est constitué de séquences discursives en circulation sur les réseaux sociaux, essentiellement Facebook, pendant la crise du Covid. Ce qui nous a interpellée, c'est que ces séquences correspondent à une forme brève typique que l'on ne retrouve que dans cet espace virtuel et visuel en pleine expansion : celles-ci construisent un modèle humoristique nouveau intéressant à étudier, étant donné qu'elles obéissent aux exigences de leur espace de diffusion. À partir de ces observations triviales, nous nous sommes interrogée sur ce nouveau genre répandu sur les réseaux sociaux. De circulation rapide et facilement accessible, ce genre ne correspond pas aux formes classiques de l'humour telles que la blague. C'est pourquoi nous nous sommes intéressée à la valeur rhétorique et pragmatique de cet humour à un moment où l'humanité vivait une situation hautement critique.

Dans ce qui suit, nous proposerons une définition de ce nouveau genre d'humour fondée sur la linguistique et l'analyse de discours. Ensuite, nous présenterons une étude de cas du fonctionnement rhétorique de l'humour. Nous le considérerons comme une révolte verbale qui émane d'un sujet énonciateur qui, pour sortir de son isolement, a profité du seul espace de rencontre possible pour créer des liens avec l'autre à travers le rire.

## **1. Humour et réseaux sociaux : un nouveau genre ?**

### **1.1. L'humour : de l'humour aux faits d'humour**

Le terme désigne communément ce qui fait rire, or c'est un phénomène complexe qui échappe à une définition exacte. D'ailleurs, pour le définir, il faudrait recouper plusieurs domaines de recherches allant de la philosophie jusqu'à la linguistique, en passant par la sociologie et la psychologie. Néanmoins, les définitions existantes dans la littérature sur l'humour permettent d'en dévoiler les facettes, et c'est peut-être en les mettant ensemble, de bout en bout, que l'on pourrait percer son mystère.

Robert Escarpit, dans son ouvrage *L'humour* (1976), a tenté d'en donner une définition en partant de l'origine lexicologique de ce mot qui désigne un caractère propre à l'homme, en même temps qu'il trouve ses origines dans le mot « humeur » qui désigne « un fluide ». C'est parce que l'humour a recouvert pendant longtemps le sémantisme du mot « humeur » que sa définition est restée floue et qu'on a confondu l'objet et l'instrument d'une étude. D'une part, il y a le signe, dans le sens saussurien, avec sa dimension conventionnelle (inventé par une communauté). D'autre part il y a l'objet difficile à cerner puisqu'il est un concept « [étendu] à d'autres expériences, mais similaires » (Escarpit 1976 : 8). C'est ce qui explique que

la fascination pour ce phénomène, qui tient tant à l'intelligence humaine qu'à un rapport particulier à la langue, soit apprivoisée par les sociologues, les philosophes, les psychologues, et les linguistes. L'espace n'est pas suffisant, ici, pour en faire un balayage complet, mais nous nous baserons sur quelques définitions en rapport avec notre domaine de recherche, linguistique, pragmatique et rhétorique, pour résoudre notre problématique.

Nous optons pour la définition de Georges Elgozy qui nous dit, à juste titre, que « multidimensionnel, l'humour doit séduire par sa forme et convaincre, ou à tout le moins informer, par son fond » (Elgozy 1979 : 15). Cette définition interpelle la fonction rhétorique, faisant de l'humour une stratégie argumentative à laquelle recourt l'énonciateur pour plaire et convaincre. Ce n'est donc pas forcément ce qui fait rire, à la différence du comique (d'ailleurs il prend parfois des couleurs pour devenir humour noir ou rire jaune). Ses ressorts sont néanmoins repérables sur les plans linguistiques et pragmatiques, et sa description est possible à partir du moment qu'on le considère comme un acte de langage. Nous retenons alors la définition linguistique de Patrick Charaudeau, selon laquelle c'est un mécanisme discursif qui met en jeu le sens dans un contexte particulier pour faire rire. Parallèlement, la définition proposée par Anna Jaubert qui considère l'humour comme un acte de langage contre-doxique, c'est-à-dire qui remet en question la doxa avec ce qu'elle contient de savoirs partagés, imaginaires, lieux communs, etc. nous semble pertinente. En effet, l'humour refuse ce qui est fixe, le déjà-vu, il se fonde sur la créativité pour réinventer le sens en réinventant le monde.

Nous avons retenu ces définitions car elles nous offrent la possibilité d'étudier deux aspects de l'humour : l'autodérision et l'humour noir. Cela nous permettra de résoudre quelques problèmes génériques liés aux formes de l'humour.

De fait, il existe autant de formes d'humour qu'il existerait d'intelligences. C'est pourquoi, ces formes ont été en quelques sortes balisées selon les mécanismes qui permettent de faire rire.

Le premier écueil que nous avons rencontré en rapport avec notre corpus est que les recherches faites jusqu'à présent sur les formes de l'humour ne donnent pas de réponses satisfaisantes quant à la désignation et à l'analyse de cette forme exclusive aux réseaux sociaux. Blague ou anecdote, malgré les similitudes qui pourraient les confondre, nous ne pouvons les considérer tout à fait comme l'une ou l'autre de ces formes.

Pour résoudre cet écueil, nous avons opté pour une solution provisoire qui consiste à les considérer comme une forme brève particulière qui s'apparente à la blague, dans la mesure où elle contient un micro-récit. Mais cette forme possède la particularité de contenir un acte de langage ancré, étant produite dans un contexte précis. Elle possède ses propres spécificités scripturales qu'il faut identifier, et sa visée est l'humour noir et/ou l'autodérision, du moins dans une acception large. C'est pourquoi nous proposons de les appeler des « *faits d'humour* ».

Cette désignation rappelle certes celle de la terminologie « fait humoristique » utilisée par Patrick Charaudeau. Mais nous la dépassons avec quelques spécificités qui font qu'elle s'en distingue. En effet, le fait humoristique

désigne chez le linguiste « un acte de discours qui s'inscrit dans une situation de communication. Mais il ne constitue pas à lui seul la totalité de la situation de communication » (Charaudeau 2006). Si nous optons pour la terminologie « fait d'humour », c'est justement parce qu'il construit sa propre situation de communication, alors que le fait humoristique que développe Charaudeau est élargi à d'autres genres discours (journalistique, politique, conversationnel, etc.). En effet, les séquences qui nous préoccupent ont un espace de diffusion précis, des pages sur Facebook, qui partagent essentiellement un contenu humoristique. C'est un discours numérique avec une structure syntaxique et une forme scripturale qui sont propres à son espace de diffusion. Ce type de discours constitue par là-même un phénomène discursif repérable à partir de particularités linguistiques et scripturales qui l'inscrivent dans un contexte où c'est l'évènement auquel ils sont rattachés qui le rend porteur de sens. Ce sont donc des faits puisqu'ils réinventent l'évènement dans le monde en le transformant ; et le repérage des moyens linguistiques et pragmatiques les orientent vers un fait descriptible et analysable à partir des mécanismes qui régissent leurs formes et leurs sens.

Par ailleurs, c'est un discours qui ne correspond pas en tous points aux autres typologies des discours humoristiques existants, tels que la blague, puisqu'il obéit à un fonctionnement particulier dont la visée générale est l'humour qui reprend un fait réel dans le monde en le détournant, tout en répondant à l'exigence de l'immédiateté imposée par les réseaux sociaux.

Nous allons présenter rapidement les points de différence, mais aussi de similitude afin de justifier pourquoi nous excluons l'appellation « blague ». Ensuite, nous verrons les spécificités de ce discours numérique.

## **1.2. Fait d'humour : sans blague !**

Notre premier réflexe a été de comparer ces « faits d'humour » à la forme la plus répandue de l'humour : la blague. Celle-ci est communément définie dans les dictionnaires *Robert* et *Larousse*, comme suit :

A. Histoire inventée à laquelle on essaie de faire croire. → fam. bobard. Raconter des blagues. Fam. Blague à part, pour parler sérieusement. Sans blague !, interjection de doute, étonnement, ironie ; 2. Farce, plaisanterie. Faire une bonne blague à qqn. ; 3. Erreur, maladresse. → bêtise ; familier boulette<sup>9</sup>.

B. Familier. Histoire plaisante imaginée pour amuser ou pour tromper : Dire des blagues ; 2. Fam. Farce, plaisanterie faite aux dépens de quelqu'un : Faire une sale blague à un camarade ; 3. Fam. Action irréfléchie, maladroite ; erreur : Cette blague dans son travail lui a coûté très cher ; 4. Vieux. Verve railleuse : Toujours porté à la blague<sup>10</sup>.

Dans les deux définitions, le sème récurrent contient l'idée d'histoire plaisante. Ce sème nous renvoie à l'existence d'un schéma narratif fictif, un scénario

---

<sup>9</sup> <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/blague>.

<sup>10</sup> <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/blague/9715>.

typique, qui met en scène des personnages et détourne la situation vers des fins risibles, ce qui n'est pas toujours le cas avec les faits d'humour que l'on retrouve sur les réseaux sociaux. En fait, s'il y a mise en scène, c'est parce qu'il y a un renversement de l'ordre établi dans un récit qui pointe un dysfonctionnement, mais ce dernier ne vise pas forcément une personne en particulier. Il est souvent tourné vers soi, même quand l'autre est mis en cause. Si la blague renvoie à des situations comiques avec une verve amusante ou railleuse contenue dans la chute, le fait d'humour est essentiellement langagier, il est bâti sur un délire contrôlé à travers les jeux sur les faits de langue (jeu de mots, grivoiserie, jeu sur les sons, etc.), et dans un contexte grave comme celui du Covid 19, il est toujours teinté d'une pointe d'amertume qu'il faut détecter. À titre d'exemple :

Mon voisin a commencé à disjoncter avec le confinement, je l'ai vu parler à son chien. J'ai raconté ça à mon aspirateur, on était mort de rire.<sup>11</sup>

Dans cet exemple, l'humour commence quand la seconde proposition vient annuler la première avec le voisin qui parle à son chien. La vraie cible de la raillerie se dévoile alors comme étant le sujet parlant lui-même qui désigne son aspirateur comme un interlocuteur et s'unit à lui avec le pronom « on ». L'opposition que l'énonciateur établit entre « son chien/ mon aspirateur » crée une disjonction de sens dont ressort l'amertume. La distorsion se fait volontairement à ses dépens. Nous pouvons alors catégoriser ce fait d'humour comme une autodérision à laquelle l'internaute récepteur réagira par le rire parce qu'il s'y identifie.

Ce sont des faits parce qu'ils rendent compte d'une représentation déformée du réel sans pour autant tendre à le commenter. Il n'y a pas de récit qui rendrait compte d'une trame narrative aussi courte soit-elle. Il en résulte une forme brève qui doit immédiatement faire sens et imposer ainsi ses conditions d'interprétation. Même s'il y a un récit, il demeure incomplet car la chute n'en résout pas la trame, et les cases intentionnellement laissées vides au moment du décodage sont comblées par l'image qui peut l'accompagner et par le renvoi implicite au monde réel, participant ainsi à la mise en place de l'humour.

D'emblée ce type de discours est interprétable exclusivement à partir du contexte de son apparition, en tout cas, en connaissance de ce contexte précis. Le cadre est donc restreint au lieu et au moment de son apparition, les réseaux sociaux, et aux circonstances de sa production, les événements dans le monde réel.

En effet, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, les faits d'humour sont toujours en rapport avec les événements qui se sont produits dans le monde : en période électorale on se concentrera sur les élections et les candidats, en temps de pandémie du Covid 19, la cible est sa gestion individuelle ou politique. Ils sont une manière de raconter des bribes de l'évènement. Ils constituent ainsi un espace discursif à part (du fait de leur forme) qui permet de reconstruire l'évènement. Ils en reprennent l'essentiel, ils suivent l'évolution de la pandémie et de sa gestion

---

<sup>11</sup> <https://www.pleinevie.fr/vie-quotidienne/societe/coronavirus-confinement-masques-reconfinement-les-meilleures-blagues-vues-sur-internet-12121.html>.

(par exemple la prolongation du confinement, la fermeture de certains espaces publics, les informations sur le nombre quotidien de décès, le télétravail, les cours à distance, etc.) pour les transformer en acte humoristique. Ils sont le produit des réactions quasi instantanées à ce qui se passe dans le monde, mais en en donnant une image grossie, déformée, souvent absurde et parfois ridicule. C'est dans ce sens que nous les considérons comme un métadiscours, un discours qui vient commenter un autre préalable, sérieux, voire grave, en le détournant vers des fins risibles. C'est donc le contexte direct et matériel qui importe pour le récepteur lors de l'interprétation. D'ailleurs, ce discours acquiert son sens au moment de sa production puisqu'il met en scène la réalité directement vécue, et hors de ce contexte, ce discours est considéré comme dépassé : il ne fait plus rire. C'est parce que le contexte, sur les réseaux sociaux, n'est pas à déterminer de nouveau puisque c'est le discours de l'immédiateté. L'évènement est à prendre dans le sens philosophique, ce qui arrive *hic et nunc* et modifie le cours normal des choses. Cela offre une économie d'interprétation puisque chaque discours dépend et rend compte d'une décision-événement dans le monde.

### **1.3. Faits d'humour : discours numérique humoristique**

L'espace qui nous est réservé ici ne nous permet pas de creuser davantage l'analyse, cependant, nous pouvons délimiter le fait d'humour à partir de son lieu d'apparition : le web. Cet espace virtuel permet d'ores et déjà d'en relever quelques spécificités.

En effet, il s'agit d'un discours numérique avec des spécificités qui lui sont propres. Comme le définit Marie-Anne Paveau, le discours numérique est « l'ensemble des productions verbales élaborées en ligne, quels que soient les appareils, les interfaces, les plateformes ou les outils d'écriture » (Paveau, 2017 : 8). Il obéit donc aux exigences de son espace de diffusion, et le fait que cette définition évoque la production verbale nous renvoie directement à son mode d'énonciation et de formation. Marie-Anne Paveau appelle ce type de discours dont la production et la circulation est exclusivement virtuelle « un document *numérique* », néologisme inventé par la linguiste pour désigner un document « (...) produit nativement en ligne, sur un site, un blog ou un réseau social, tout lieu numérique accueillant de la production de discours » (Paveau 2014 : 8). Ce type de document contient des genres de discours qui lui sont propres à cause des « traits technologiques qui les définissent » (Paveau 2014 : 9), à l'instar de ces formes d'humour exclusives au réseau social Facebook. De par leur lieu de diffusion, ces discours sont plurisémiotiques, selon la terminologie de Paveau, puisqu'ils sont souvent accompagnés d'images, d'émoticônes et autres symboles porteurs de sens. Cette plurisémiotité permet aussi une économie d'interprétation et appuie l'acte humoristique comme acte central du discours.

Voici une image qui illustre notre propos :

### **Après avoir regardé les chaînes d'informations pendant 2 heures**



<https://lepetitjournal.com/bucarest/communaute/les-meilleures-blagues-sur-le-coronavirus-279498>.

La légende « après avoir regardé les chaînes d'informations pendant deux heures » n'explique rien. L'argument et la narration sont contenus dans l'image, qui devient la représentation visuelle de la légende : la mise en scène de ce qui n'y est pas dit est interprétable à partir de la posture et du modèle emballé dans du plastique comme une protection contre le virus. Cette image dit l'angoisse diffusée par les informations qui exagèrent, elle a une fonction de relais, selon l'expression de Roland Barthes, c'est-à-dire que « la parole et l'image sont dans un rapport complémentaire <sup>12</sup> » qui octroie sa fonction explicative à la légende, en mettant en scène la peur panique causée par les informations, peur contre laquelle l'énonciateur lutte, ou, en tous cas, essaie de lutter.

Par ailleurs, notons que l'espace de production de ces faits d'humour n'exclut pas l'appareil formel de l'énonciation : l'analyste du discours repère aisément l'énonciateur « virtuel », qu'il soit individuel ou collectif. Ces faits sont donc adressés à un co-énonciateur multiple, lui aussi virtuel, qui interagit à travers les commentaires ou les différentes mentions disponibles sur Facebook.

## **2. L'humour : une révolte verbale ?**

L'humour est essentiellement langagier, c'est un délire contrôlé, un jeu sur les sons, sur le sens, sur les mots. Il construit un univers de pensée, un monde possible qui suspendrait pour un instant le sens des choses afin d'installer un autre, en décalage avec le monde tel qu'il est, tel qu'on le conçoit. Il recrée un monde vraisemblable et finit par en rompre la logique pour installer un univers allant à l'encontre de la logique, voire, un univers paralogique. L'humour est donc fondé sur un ensemble de disjonctions qui mettent en place des incohérences signifiantes.

En effet, ces incohérences que Charaudeau a répertoriées, comme dans l'exemple qui suit, sont agencées de sorte à produire un sens nouveau, en décalage avec la logique attendue :

---

<sup>12</sup> Roland Barthes, « La rhétorique de l'image », in revue *Communications* n°4, 1964, p.45. Nous n'allons pas nous attarder sur la sémiologie de l'image car cela demanderait un développement conséquent. Simplement, nous voulons rappeler que l'usage de l'image, surtout en discours humoristique, permet de produire des figures d'exagération qui explicitent l'argument annoncé dans la légende.

Dans 3 ans vous enfilerez une veste et trouverez un masque dans l'une de ses poches. Vous penserez : « quelle mauvaise année nous avons eu » et vous sourirez en silence... ensuite vous enfilerez votre masque à gaz, votre machette, et vous sortirez pour tuer des zombies comme tous les jours. (<https://fr.quora.com/>)

Lorsque l'énonciateur fait des prévisions du futur « dans 3 ans », l'univers décrit au départ est une narration dont la suite logique serait « tu souriras car tu as survécu au Covid ». Or, l'argument de la seconde proposition est inattendu, il est en disjonction avec cette logique pour installer un univers insolite où les gens se sont transformés en zombies, comme dans les films de science-fiction. Cette chute qui dirige l'interprétation vers une conclusion inattendue révèle l'humour noir où l'amertume est palpable dans le ton nostalgique que prend l'énonciateur. Et même s'il ne parle pas de la mort directement, par analogie entre survivant / Mort-vivant, celui qui a survécu doit encore lutter pour survivre au monde d'après.

Si l'indignation n'est pas directement montrée, elle est implicite, laissée au soin du récepteur de l'identifier pour l'interpréter en tant qu'acte humoristique. Et si on n'évoque jamais directement la maladie ou la mort, c'est une tentative de l'exorciser. Peut-être que l'évocation de la mort sociale est un déplacement de sens, une stratégie qui métaphorise la mort causée par le Covid 19 sans la désigner. On l'évoque comme cause d'un fait social, ou devrais-je dire, antisocial, puisque l'isolement est pointé, raillé, vécu comme un acharnement du sort. Dans un monde dérégulé par ce virus envahissant, on imagine un « après Covid » sans espoir, on se prépare à un avenir inconnu sur un ton léger, comme que cette conversation entre la grand-mère et son petit-fils dans l'exemple suivant :

- Mamie c'est quoi le passé simple ?

- On ferait mieux de vous préparer au futur compliqué.

(<https://www.pleinevie.fr/vie-quotidienne/societe/coronavirus-confinement-masques-reconfinement-les-meilleures-blagues-vues-sur-internet-12121.html>)

Questionnée sur le passé simple, la grand-mère renvoie son petit-fils au futur compliqué, et l'opposition simple / compliqué soumet les temps passé/futur une nouvelle sémantique qui fait sourire : le commentaire de la grand-mère sous-entend un avenir post-Covid compliqué, ce qui génère un rire amer.

L'humour devient alors un acte de résistance, une stratégie discursive pour faire face au malheur. Il met l'accent presque systématiquement sur l'incapacité de l'être humain à s'adapter à la nouvelle situation mondiale où un virus gravissime circule : cet humour-là fait face à la fatalité et s'interroge sur la vie et la mort. Et c'est aussi une manière de repenser l'avenir. A cet égard, nous pensons à Bergson qui considère que l'origine de l'humour se trouve dans un sentiment de supériorité face à la malchance.

C'est une révolte contre ce monde normé qui donne tous les jours des instructions pour faire face à la pandémie, instructions elles aussi douloureuses, que le sujet énonciateur applique à contrecœur, et c'est sur ce « contrecœur » que le discours humoristique se construit. Sa cible, ce sont ces nouvelles normes imposées



par la gestion de la crise sanitaire qui vont à l'encontre des normes du vivre ensemble et des valeurs qu'on prônait jusque-là. Peut-être le fait d'humour le plus représentatif de ce changement d'opinion est dans l'exemple suivant :

2019 : évite les gens négatifs/ 2020 : évite les gens positifs/ 2021 : évite les gens.  
(<https://scontent.ftun1-2.fna.fbcdn.net/v/t1.6435>)

Cet exemple est bâti sur un raisonnement déductif qui prend appui sur la chronologie de l'apparition et de l'évolution de la pandémie. La conclusion « évite les gens » est implicitement liée au contexte de confinement et de distance sociale mais aussi aux transformations socio-économiques qui ont fini par faire de l'humain un être antisocial. L'humour est noir parce qu'il met l'accent sur les différents discours qui mènent à l'isolement par rapport à la société. 2019 étant l'année avant la pandémie, on fait référence à l'un des slogans du développement personnel en vogue alors, « éviter les gens toxiques ». A partir de l'année 2020, l'adjectif « positif » subit un déplacement de sens puisqu'on réfère au test positif et non à l'attitude psychologique. L'année 2021 prône l'isolement volontaire pour éviter la première et la seconde catégorie des gens.

Nous repensons à cette image de l'exemple (2). La personne emballée dans du plastique et portant un masque, après avoir longtemps regardé les informations sur l'évolution du Covid, est une caricature qui cible certaines chaînes d'informations ayant tendance à l'exagération. Cette image est construite sur l'incohérence insolite, selon la terminologie de Charaudeau, où le rapport entre les informations et l'image n'existe que parce que le récepteur rétablit les cases vides qui justifieraient l'extrême angoisse diffusée par les médias. On pointe les médias comme source d'angoisse qui fragilise l'équilibre psychique du récepteur. Comme l'explique P. Charaudeau, « c'est par l'intermédiaire de la cible que l'acte humoristique met en cause des visions normées du monde en procédant à des dédoublements, des disjonctions, des discordances, des dissociations dans l'ordre des choses » (Charaudeau 2006). L'incohérence est alors la stratégie discursive de prédilection pour apaiser cette tension.

Ces observations sur les faits d'humour ont permis de constater que l'humour utilisé est « noir », dans le sens où il traite d'un sujet grave en flirtant avec la maladie, la folie et même la mort avec une banalité déconcertante. Dans l'exemple suivant :

Janvier février masque asile mayday (<https://www.facebook.com/VirusDuLoL>)

les premiers mois de l'année 2020 sont cités par renvoi à la situation vécue, sans autre explication. En fait, le remplacement des mois de mars avril mai par des mots ayant la même sonorité « masque asile mayday » déclenche un sens nouveau en rapport avec le déroulement des événements. Le mot « masque » au lieu de mars rappelle la recherche désespérée de cet objet. Les deux autres termes ont un fonctionnement métonymique : « Asile » évoque la détérioration de la santé mentale causée par le confinement. « Mayday » terme employé par les avions en détresse

pour appeler à l'aide, renvoie au désespoir qui a atteint son paroxysme au mois de mai. Le passage de masque, en passant par la folie, à l'appel de détresse est une gradation. Cette figure pointée, avec un humour amer, l'abattement de l'énonciateur auquel s'identifie l'internaute.

Lorsqu'un personnage est surpris parlant à son chien, le lieu commun du rapport entre l'homme et le chien est mis en scène (et tous ceux qui ont en un savent qu'on s'adresse souvent à l'animal comme à un compagnon humain), pour devenir une bizarrerie pour le locuteur qui en parle à son aspirateur : l'autodérision fondée sur l'incohérence paradoxale où l'on met en relation deux univers en totale opposition, peint la détresse ressentie pendant le confinement.

Mais cette révolte a besoin d'être partagée pour prendre sens. C'est pourquoi on cherche la connivence avec le récepteur pour que l'acte humoristique en tant qu'acte de langage réussisse.

### **3. De l'énonciateur au récepteur : de l'humour virtuel à la catharsis**

Le récepteur est aussi un internaute qui vit les mêmes contraintes que celles vécues par l'énonciateur. L'espace virtuel lui permet une interaction instantanée, presque directe, dans la mesure où le réseau social lui a procuré les outils technologiques (les mentions *j'aime/ j'adore/ le rire*) qui sont autant de symboles à travers lesquels il exprime son adhésion (ou pas), en tout cas, la manière dont il reçoit et interprète ce discours. D'ailleurs, on retrouve les commentaires qui deviennent le lieu de partage de ses émotions et de son désarroi, de manières différentes. Notre intérêt portera sur la manière dont l'énonciateur qui produit les faits d'humour crée ces liens, et les raisons qui les internautes poussent à interagir.

#### **3.1. Le sujet énonciateur : un sujet solidaire**

La place du sujet qui fait de l'humour sur les réseaux sociaux est particulière : il s'approprie un espace de parole avec un nom ou titre d'une page, il se construit de la sorte une identité sociale qui lui donne droit à la parole. Ce droit lui est octroyé par la communauté lectrice qui interagit avec lui *via* les commentaires. L'énonciateur puise alors sa légitimité dans la reconnaissance que cette communauté lui donne « au nom d'une valeur qui est acceptée par tous ». C'est pourquoi, même l'usage de la forme personnelle indéfinie n'a plus la fonction discursive habituelle de mise en distance par rapport au monde décrit et par rapport au dire de l'énonciateur. Et le pronom personnel indéfini « on » devient un unificateur à l'intérieur duquel l'émergence d'un « je » énonciateur brise cette possible distance avec le récepteur.

À la différence des formes de l'humour nécessitant un désengagement énonciatif, les stratégies discursives sur les réseaux sociaux permettent au locuteur de prendre la parole et de dire la difficulté de vivre à une époque complexe sans s'en cacher. La raison est que son humour répond à un besoin d'expressivité, mais aussi, qu'il est né d'un besoin de solidarité. Loin de la lutte réelle, essentiellement celle du corps soignant mis tous les jours à l'épreuve, l'énonciateur retrouve une place de choix dans cette débâcle : alléger le quotidien des internautes. A ce titre, nous pensons que

ce mécanisme discursif possède une fonction unificatrice : le « je » énonciateur est représentatif, c'est un archétype qui prend la parole pour décrire ce que tout un chacun pourrait ressentir pendant ces durs moments de crise. Loin de se décharger de la responsabilité de ce dire, il l'assume, et acquiert une altérité qui permet au récepteur de s'identifier à lui, d'adopter son point de vue, et de s'appropriier sa parole par le partage ou autre signe signalant son adhésion tel que les like ou autre signe existant sur les réseaux. A titre d'exemple, le jeu de mots dans :

J'ai le moral à zorro, c'est comme avoir le moral à zéro mais avec un masque.  
(<https://www.facebook.com/VirusDuLoL>)

interpelle le récepteur qui se reconnaît dans cette mesure de protection du port du masque. Il devient un déguisement pour cacher sa détresse à travers le jeu sur les sonorités revendiqué « zorro/zéro ». Ce jeu lui ôte tout sentiment et toute qualité d'héroïsme à partir de la comparaison qui ne concerne qu'un seul trait : le masque. Le « je » porte alors la voix de l'autre dans un jeu de rôle qu'il assume pour dire haut et fort ce que l'on ne voit pas, ce qui ne peut s'exprimer : le désespoir.

Cette position énonciative autorise l'autodérision : Ironie tournée vers soi, l'autodérision est une sorte de « sur-énonciation », pour reprendre l'expression d'Alain Rabatel, où le « je » s'affirme et s'unit à la communauté pour se transformer en nous. Ce sujet énonciateur est à la fois la source du discours et sa cible, ce qui rend possible la création d'une figure stéréotypée à travers laquelle tout récepteur peut s'identifier. Loin de peindre l'humilité, sa fonction est de stigmatiser la faiblesse de l'être humain face à la maladie, à la menace constante, à la fatalité.

L'autodérision permet alors au sujet de revendiquer son identité d'être social qui se place « en mode survie ». Il se distancie de la classe politique qui impose les restrictions, des médias devenus source d'angoisse avec les informations nullement rassurantes et s'invente une image caricaturale en prise avec le réel. Il se met en scène emprisonné entre angoisses et solitudes, essayant de résister, essayant de se rassurer. Il se brosse un autoportrait psychologique fondé sur les stéréotypes et les clichés de son époque qu'il détourne, et emporte le récepteur dans son délire verbal en installant une connivence qui s'appuie à la fois sur le vécu et l'imaginaire collectif (il est habituel de parler à son chien, mais pas à son aspirateur, par exemple).

En outre, s'il existe parfois un flottement entre autodérision et humour noir c'est parce que l'énonciateur met en scène la malchance de vivre à une époque où un virus fait la loi, où il vient décimer l'humanité, une époque où comme on est dans l'incapacité de trouver un remède, on raconte son vécu comme une dénonciation. Ce vécu est alors recréé et retravaillé à travers la mise en place d'un univers loufoque où l'on décrit le ressenti pendant le confinement, où on se construit une image de soi qui interpelle le récepteur. Cet humour opère un déplacement dans un univers qui n'est pas vrai, un « univers qui suspend provisoirement le malheur », selon l'expression de Charaudeau (2006 : 25), en évoquant un autre, douloureux, mais rendu supportable grâce aux jeux de langage. Ce processus est une stratégie pour mettre en place une nouvelle image dans laquelle se reconnaîtront les internautes, et

qui permettra de les rassurer : ils ne sont pas seuls à souffrir. C'est dans ce sens que l'humour devient cathartique.

### **3.2. L'humour : une fonction cathartique et passionnelle**

À partir de ce que nous avons examiné plus haut, nous pouvons affirmer que l'humour possède une fonction cathartique à travers la mise à distance des affects négatifs. Cela donne à l'humour une fonction libératrice qui permet d'affronter la réalité en transformant la douleur en rire, l'angoisse en courage et en résilience. Selon G. Elgozy, « l'humour tempère et camoufle l'émotion : il est pudeur » (Elgozy 1979 : 180). Les faits d'humour allègent les émotions négatives en les mettant en scène. Cela étant, même si l'humour est pudeur de par sa fonction d'atténuation, il reste rattaché à l'éloquence, à l'art de dire les choses et les émotions différemment. Manipuler la langue, jouer de et avec les mots pour les adapter à la situation de crise sans pour autant évoquer la mort, transposer une image qui détourne le sens premier sont autant de marques d'intelligence langagière et émotionnelle : les confinements répétitifs, les distanciations sociales deviennent grâce à l'humour des contrariétés quotidiennes auxquelles l'énonciateur invite les internautes à faire face.

Que ce soit avec l'humour noir ou l'autodérision, l'énonciateur titille les émotions négatives du récepteur et l'invite ainsi à regarder la réalité en face, et avec lucidité. Ce n'est donc pas la catharsis au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire dans le sens de purger et/ ou purifier les émotions négatives. On les éveille en les mettant en scène dans une posture ridicule, voire, absurde. Dans un monde dérégulé par ce virus envahissant, on imagine un « après Covid » sans espoir, on se prépare à un avenir inconnu sur un ton léger, mais non sans amertume. L'énonciateur qui produit des faits d'humour répond à « un besoin de catharsis de plus en plus croissant. Ce dernier se fonde principalement sur le rapport de confiance et de loyauté qui s'instaure entre les interprètes et les auteurs des narrations » (Sorci 2020 :8).

Le discours humoristique est donc un discours passionnel dans la mesure où il naît d'un besoin d'exprimer un mécontentement, une colère, ou le désarroi face à une situation où l'on se sent impuissant. Il naît de ce sentiment d'impuissance face à la fatalité et, là où l'on peut céder au malheur, le sujet énonciateur tente d'y faire face, l'affronter au moins symboliquement. À cet égard, Christian Morin nous dit :

Le sujet humoriste est d'abord un sujet sentant ou passionné : une passion est à l'origine de l'action double par laquelle le sujet en vient à la dominer, passion qui se manifeste à tous les niveaux du discours. Elle émerge lorsque le sujet est conjoint à un /ne pas vouloir être/ ou un /ne pas pouvoir être/, une situation non désirable ou impossible. (Morin 2020 : 8)

L'humour sur les réseaux sociaux rend compte de cet affrontement entre l'affect et la réalité, il met à nu la fonction pathémique<sup>13</sup>. C'est pour cette raison qu'il

---

<sup>13</sup> Le terme « pathémique » est issu de la sémiotique des passions, utilisé par E. Eggs dans une perspective rhétorique pour désigner un mécanisme qui permet le déclenchement des émotions chez le destinataire.

y a une catégorie singulière qui flotte entre la bonne blague fondée sur l'autodérision et l'humour noir qui, sans interpeler directement les thématiques graves et sérieuses telles que la mort ou la maladie, les évoque, les met en scène pour les tenir à distance. C'est dans cet espace d'affrontement que l'humour devient un métadiscours qui vient commenter le discours préalable, sérieux, en en proposant une image déformée. Il met l'accent sur les conséquences du Covid allant de l'isolement social, du port du masque, des médias alarmistes, jusqu'aux vaccins. Ces conséquences sont pathémisées, c'est-à-dire, qu'elles interpellent nécessairement l'affect en le détournant de son effet premier. C'est ce qui explique que le ton soit au grossissement à travers l'exagération et les hyperboles.

Ainsi nous retrouvons la mise en scène de ces émotions négatives en rapport avec l'angoisse de la mort et de l'enfermement qui mène à la folie. Le jeu qui s'instaure alors est un mécanisme de défense à travers lequel l'énonciateur met l'accent sur les aspects burlesques de la gestion de la pandémie pour affronter les conflits émotionnels qui l'habitent. L'humour, en mettant en scène ces émotions, les détourne de leur effet psychologique négatif et permet de les affronter : on ne purge plus l'angoisse, on l'atténue car on se rend compte qu'on n'est pas le seul à la ressentir. Ces passions inavouables cachées sous un « tout va bien » sont tournées en dérision par une espèce d'effet miroir qui permet d'y faire face, de faire face dans l'adversité, et au sein d'une communauté.

## **Conclusion**

Humour noir, autodérision, rire jaune, peu importe la couleur de ce rire, l'essentiel est que l'humour suspend un moment la réalité en dépassant la fonction ludique de la blague et en la déplaçant vers une finalité cathartique plus profonde et sérieuse. Les faits d'humour reprennent l'évènement pour le décortiquer et y faire face tout en alertant sur les facettes les plus alarmantes. Etant donné qu'il s'agit d'un discours numérique, la valeur humoristique s'atténue lorsque l'évènement est passé, et c'est peut-être là l'une de ses spécificités : le fait d'humour ne résiste pas au renouveau, du moins, il ne résiste pas au nouveau discours qui le suit. Néanmoins, il permet aux internautes, énonciateur et récepteur, de prendre leur revanche en riant, en mettant en scène les subterfuges mis en place pour résister à la folie des autres, à la mort, qu'elle soit sociale ou effective.

## **Bibliographie**

1. Charaudeau, Patrick (2013), « De l'ironie à l'absurde et des catégories aux effets », in Vivero García D. (dir.), *Frontières de l'humour*, L'Harmattan : Paris, URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/De-l-ironie-a-l-absurde-et-des.html>.

2. Charaudeau, Patrick (2006), « Des catégories pour l'humour » in *Revue Questions de communication* 10, Nancy : Presses Universitaires de Nancy, <http://www.patrick-charaudeau.com/Des-categories-pour-l-humour.html>.
3. Eggs, Ekkehard (2008), « Le pathos dans le discours-exclamation, reproche, ironie », in Michael Rinn (dir.), *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
4. Elgozy, Georges (1979), *De l'humour*, Paris : Editions Denoël.
5. Escarpit, Robert (1976), *L'humour*, Paris : Presses Universitaires de France, 6<sup>e</sup> édition.
6. Morin, Christian (2002), « Pour une définition sémiotique du discours humoristique. » in *Protée*, 30 (3) : 91–98. <https://doi.org/10.7202/006872ar>.
7. Paveau, Marie-Anne (2017), *L'analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*, Paris : Hermann, coll. *Cultures numériques*.
8. Paveau, Marie-Anne (2013), « Ce qui s'écrit dans les univers numériques. Matières technolangagières et formes technodiscursives », in revue *Itinéraires* [en ligne], <https://journals.openedition.org/itineraires/2313> (dernière consultation le 15 Août 2023).
9. Rabatel, Alain (2013), « Humour et sous-énonciation (vs ironie et sur-énonciation) », in *L'Information Grammaticale* 137 : 36-42. [en ligne]. [https://www.researchgate.net/publication/287149059\\_Humour\\_et\\_sous-enonciation\\_vs\\_ironie\\_et\\_sur-enonciation](https://www.researchgate.net/publication/287149059_Humour_et_sous-enonciation_vs_ironie_et_sur-enonciation).
10. Sorc, Antonio (2020), « Le régime cathartique à l'ère du storytelling », in *Cahiers de Narratologie* 37, URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/10633> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/narratologie.10633>, (dernière consultation le 06 septembre 2020).